

LA BUA

Comme à La Roche de Rame, village de six cents habitants, dans le département des Hautes-Alpes, dans la première moitié du XX^e siècle.

Au début du printemps, avant que les travaux des champs ne débutent, les femmes se préparaient à laver le linge de l'hiver : à faire la bua. L'Enseignement des travaux du ménage à l'usage des jeunes filles, édité vers 1920, en donne la définition suivante : « On entend par le mot général de lessive l'action qui a pour but de laver à la fois, une assez grande quantité de linge ». Au cours de l'hiver, les draps sales étaient posés sur une barre de bois dans la chambre débarras ou à la grange en attente du printemps.

Alors, en mars, si le temps s'annonçait favorable, on sortait les draps pour les « mettre » au savon. Celui-ci était composé de soude, d'huile ou de suif. Le savon de Marseille bien sec était le meilleur. Ce premier décrassage à l'eau froide avait pour but d'empêcher l'albumine, qui se trouve dans toutes les impuretés du corps, de se coaguler, ce qui aurait laissé des traces sur le linge. Après cette opération appelée *essangeage*, on rinçait le linge grossièrement et on le savonnait une deuxième fois.

On pouvait procéder alors au *coulage* de la lessive. Un cuvier en bois, introuvable à ce jour car les planches séchées devenues inutilisables ont été brûlées, était posé sur un trépied en bois. On habillait l'intérieur de ce cuvier d'un drap de trousse en toile grossière sur lequel on plaçait le linge : draps dépliés, un peu tassés, torchons blancs, chemises de femmes, chemises d'hommes en déchelette, finement rayées. Le linge le plus sale était au fond du cuvier, le moins sale au-dessus. On terminait par une toile assez grande, sur

laquelle on étalait les cendres de bois. Ces cendres bien sèches, le jour de la lessive, avaient été gardées durant l'hiver. Les bois fruitiers, noyer de préférence ou le bois de frêne, donnaient des cendres bien blanches que la ménagère s'empressait de porter dans le récipient destiné à cet usage. La quantité de potasse contenue dans ces cendres constituait *le lessif*.

Pendant cette opération l'eau était mise à chauffer dans un chaudron, soit dans l'âtre de la cheminée pendu au bout d'une chaîne à crémaillère, soit sur le poêle grenoblois à quatre trous, soit encore sur la cuisinière en fonte. On utilisait aussi la chaudière, qui était un large foyer circulaire en fonte avec quatre pieds, reliée à un conduit de cheminée, et destinée à cuire les pommes de terre des cochons. Cette chaudière bien lavée permettait de chauffer l'eau. Avec une casserole en fer battu, à long manche pour ne pas se brûler, on commençait à faire couler l'eau sur les cendres du cuvier. On ajoutait parfois dans l'eau qui chauffait un bouquet de saponaire, « plante dont la tige et la racine donnent à l'eau une qualité savonneuse ». La première eau passée n'était pas très chaude pour ne pas « cuire la crasse ». Au bas du cuvier un trou bouché par un chiffon permettait d'écouler cette eau. « Attention » criait la ménagère pour mettre en garde les enfants présents dans la pièce. Cette eau recueillie était de nouveau chauffée et versée comme la première fois sur le haut du cuvier. Ainsi l'eau était réchauffée et passée plusieurs fois. Il fallait quatre à six heures pour que *le coulage* soit terminé. Pour les grandes familles, la bua duraient plusieurs jours. Dans toute la maison, « ça sentait bon » ! Pour ne pas perdre de temps, les femmes tricotaient ou reprisaient les draps pendant le coulage. Le lessif, mélange de potasse et d'eau, se préparait. C'était au toucher que la ménagère savait si *le lessif* était assez gluant et poisseux. Si c'était le cas, le lessif était fait et elle arrêtait le coulage. Le petit linge blanc pouvait être lavé dans un deuxième baquet plus petit, selon le même principe. On gardait du "lessif" pour laver à la main « le couleur » : caleçons et chemises d'hommes, tabliers des femmes, robes des

enfants. Enfin, avec le reste du lessif on frottait les planches du parquet de la cuisine.

Si on avait commencé tôt le matin, on passait à la troisième opération qui était *le rinçage*. S'il était tard, on gardait ce travail pour le lendemain. Les draps, les torchons et les chemises étaient alors sortis du cuvier et mis dans une corbeille en osier, de un mètre sur zéro mètre cinquante, vendue par les Bohémiens qui passaient. Les enfants aidaient à pousser la brouette jusqu'au bassin. A Géro, quartier du village, les femmes allaient rincer "aux lavoires", sources en bordure de la rivière Fontenil. Elles rinçaient à genoux, le linge posé sur une grande planche de mélèze. A cette même source, l'hiver, elles lavaient les boyaux de cochon.

Le plus souvent, les femmes rinçaient au bassin, le linge posé sur une longue planche de mélèze. Le battoir en bois blanc utilisé par les blanchisseuses, tapait le linge et évitait de la fatigue en retirant plus facilement l'eau. Chaque hameau, en effet, possédait sa chapelle, son four, son lavoir. Ces derniers, toujours très présents dans le village, sont constitués de deux parties : le lavoir proprement dit qui est la partie la plus longue et « le rinçoir » qui a un bassin plus petit et qui est le plus près du bec de cygne qui amène l'eau. Sur le lavoir, on posait le linge, et sur le rinçoir, le plus près de l'arrivée d'eau, *on rinçait*. Un bourras ou un vieux drap était posé sur le fond de ce dernier bassin par propreté.

La dernière opération consistait à *étendre*. Pour les draps lourds il fallait être à deux. Ils étaient posés sur la corde qui servirait quelques mois plus tard « à biller » les bourrassées de foin sur la charrette. Le Père Pascallon note dans le registre de la paroisse, écrit en 1848, que les femmes, en posant leur linge sur le mur du cimetière abîme celui-ci. Le petit linge était posé sur l'herbe qui commençait à pousser. Il était blanchi sur le pré.

La deuxième bua se faisait à l'automne, après les derniers travaux des champs et avant l'hiver.

La lessiveuse, puis le lave-linge électrique, ont remisé dans un coin de nos greniers, cuiviers et battoirs en bois.

Bua du 21 sept 1998

)